

MÉTAMORPHOSSES DE LA GUERRE

par André CHAMSON

CES deux études sur les caractères de la guerre d'Espagne ont été écrites l'une par un Espagnol, l'autre par un Français. Nous les donnons comme une contribution à l'histoire de ce conflit, sans analogue dans l'Histoire européenne, et qui risque de commander d'une façon si étroite et si terrible notre propre avenir

La guerre seule pourrait permettre à Franco de s'emparer de l'Espagne. La guerre seule pourrait lui permettre de s'y maintenir.

En disant « la guerre » je tente de définir un état de choses très particulier et peut-être sans analogue dans l'histoire moderne. Ce que je tente de définir ainsi, — faute de trouver un néologisme — c'est la technique du massacre à l'état pur, privée de tout ce qui lui sert d'ordinaire de justification et de support. La force de Franco ne réside pas, en effet, dans la complicité d'une partie de l'Espagne. Ni les « Requetes », ni les phalangistes ne lui auraient permis de résister plus de quelques semaines. Cette force ne réside pas non plus dans l'engagement réel d'une ou plusieurs nations étrangères à ses côtés, mais dans l'affection à son service, par des gouvernements étrangers, d'une partie de l'appareil guerrier aux ordres de ces gouvernements. Ce dont Franco dispose, c'est en quelque sorte de la guerre en soi, de la guerre séparée de toute justification nationale, réduite à sa nature propre, qui est de détruire et de tuer.

Dès le début de l'insurrection, quand il pouvait sembler jouer encore sur le plan national, Franco n'avait pas fait autre chose que de dissocier la nation de son appareil militaire et de dresser ce dernier contre la nation. Dès son origine, la révolte de Franco était la révolte de la capacité de guerre d'un pays contre ce pays lui-même. L'aide étrangère ne lui a rien apporté d'autre. Il n'y a pas de mystique profonde qui soutienne Franco en Italie ou en Allemagne. Mussolini lui-même le reconnaît implicitement quand il déclare que les divisions italiennes qui combattaient en Espagne ne lui appartiennent plus et qu'elles ne relèvent que de la volonté du général Franco. Ainsi le cancer lance-t-il dans l'organisme qu'il détruit des cellules auto-nommes qui prolifèrent dehors de lui.

C'est là, sans aucun doute le caractère majeur de la guerre d'Espagne.

Il faut le répéter sans se lasser : cette guerre n'est pas une guerre civile, une opposition sanglante de deux idéologies, de deux conceptions du monde. C'est la lutte entre le monde civil et le monde militaire, non pas au sens habituel des mots où militaire et civil sont unis les uns aux autres par l'ordre de l'Etat et le service de la nation, mais dans un sens nouveau où le militaire apparaît seulement comme le technicien de la destruction et de la tuerie. L'évolution de la guerre d'Espagne a prouvé que ces techniciens de la mort constituaient une immense nation au milieu des autres nations de l'Europe. Nation sans territoire propre, sans culture, sans civilisation, mais nation terrible qui n'est tenue par rien que par le service des engins de massacre qui sont devenus sa patrie.

L'abondance des armements modernes, si compliqués, si passionnantes à faire jouer, devait nécessairement donner naissance à un nouveau type d'homme. Allemands ou Italiens, ils peuvent bien se souvenir qu'ils appartiennent à une nation dont la réalité s'est définie au cours des siècles par des monuments, par des poèmes, par une certaine façon de vivre et d'aimer. Mais ils oublieraient ce dernier lien avec l'humanité, chaque fois que les engins dont le service est devenu l'unique but de leur vie seront engagés quelque part. On les a vus se jeter sur l'Espagne aussi tôt que la guerre y fut allumée. Ils n'ont rien de commun avec cette infanterie italienne, avec ces « volontaires » qui se battent si peu volontiers. Aviateurs, artilleurs, tankeurs, spécialistes de toutes les armes, officiers ou sous-officiers, ils ne peuvent même pas être considérés comme des volontaires, comme des gens qui ont dit oui pour accomplir ce qui leur semblait être un devoir. Ce sont des hommes qui obéissent à la fatalité qui est en eux. Cette fatalité leur donne la mission de détruire l'Eu-

rope. Ils ont commencé par le pays de Cervantes et de Goya. C'est seulement cette force qui pourrait assurer la victoire de Franco. Cette force, une fois de plus, l'appelle la guerre. J'emploie ce mot en l'isolant une fois de plus de tout ce qui, dans le passé, le liait malgré son horreur à la vie des hommes, au destin des nations, à la dignité, à la liberté, à l'avenir. La guerre agit maintenant en dehors de tous ces éléments humains comme une personne majeure. Si elle est victorieuse en Espagne, je répète qu'elle devra s'y installer. Elle y tiendra garnison. Elle devra transformer le pays en place forte, et bientôt, en base de départ.

Car, si elle était victorieuse, elle ne pourrait rester maîtresse de l'Espagne qu'en restant ce qu'elle est, c'est-à-dire qu'elle restera la guerre, armée, dévastatrice, contrainte chaque jour d'augmenter sa puis-

sance. Elle le ferait d'abord en broyant ce pays qui ne veut pas d'elle. Massacer les Espagnols vaincus serait sa première tâche. Mais ceci ne suffirait pas. Le massacre des civils n'est pas un alimenter suffisant pour la guerre. Il faut trouver une résistance armée, égale à elle, sur laquelle s'appuyer. Ce point d'appui ne pourrait alors exister qu'à l'extérieur. Quelles que soient les incidences diplomatiques ou politiques, la guerre le découvrirait parce qu'elle en aura besoin pour continuer à exister.

On voit comment cette guerre nous

Ce ne sont plus des hommes dénaturés par l'horreur de la bataille, mais qui peuvent se réveiller à la tendresse et se souvenir de leurs fils.

Ce sont les employés de la mort, les fonctionnaires de la tuerie.

André CHAMSON.

Caractères de la guerre d'Espagne

par CORPUS BARGA

Corpus Barga, l'un des journalistes les plus brillants — et les plus autorisés — de la presse madrilène et l'un des esprits les plus indépendants d'Espagne, nous a adressé, voici quelques jours, l'article que voici :

Mieux encore que des guerres internationales, on peut dire des guerres civiles qu'elles ne se gagnent pas seulement sur les fronts de bataille. La guerre espagnole passe actuellement par la phase — qui peut s'achever d'un moment à l'autre — où les fronts de combat ne sont pas le plus important. Il est vrai que cette guerre n'est déjà plus une guerre civile, mais, comme l'a dit, une guerre internationale; cependant, le caractère international de la guerre espagnole est très particulier. Il suffit de visiter le front pour s'en convaincre aussitôt.

Divers Etats européens essaient leurs meilleures armes sur les champs de bataille espagnols, et pourtant, on ne peut dire que ces nations se fassent la guerre entre elles. Les forces étrangères qui aident le général Franco, quelles que soient les intentions qui provoquent leur expédition, se trouvent aujourd'hui dans cette situation où c'est à l'Espagne elle-même qu'elles font la guerre, une guerre d'invasion. Voilà ce qu'a d'international la guerre espagnole : l'invasion de l'Espagne par l'Allemagne, et surtout par l'Italie.

Par contre, les forces internationales qui aident les républicains quelles que soient également les intentions qui motivent leur venue en Espagne, se trouvent à l'heure actuelle participer à une guerre civile qui, certes, n'est pas seulement une guerre civile espagnole, mais une guerre civile européenne, mais qui, pour être européenne, n'en demeure pas moins une guerre civile.

Ainsi, dans cette guerre d'Espagne, personnes n'ont senti les dangers du guerre internationale accusé par l'aide internationale qu'ont reçues les républiques espagnols, mais tout le monde a compris quel danger de guerre internationale représentait l'aide reçue d'Allemagne et d'Italie par le général Franco.

Peu importe, en définitive, à l'Italie et à l'Allemagne ce qu'est ou veut être la nation espagnole. Elles sont accusées à l'aide d'un général qui, à la tête d'une armée régulière, mais faible, se lança, comme il le dit lui-même, à la conquête de l'Espagne. L'Italie et l'Allemagne s'unirent pour cette conquête qu'elles ne pourront rendre effective que par le seul moyen qui fasse effectives les conquêtes : en occupant le pays.

Au cas contraire, même triomphantes, elles aboutiraient au même échec que les cent mille fils de Saint-Louis que l'expédition du due d'Angoulême.

C'est, au contraire, ce que sera l'Espagne qui, en définitive, intéressera les forces internationales qui appuient les républiques espagnols, et les démocraties européennes, quoiqu'elles tourneront le dos à ceux-ci. C'est précisément cette préoccupation qui a retenu les démocraties, qui les a épouvantées. Elles n'ont pas voulu aider les républiques espagnols, parce qu'elles ne savaient pas ce qu'il allait advenir de l'Espagne.

Quand éclata la révolution de Franco, la république espagnole était gouvernée par un ministère de Front populaire auquel ne participaient ni les socialistes, ni naturellement les communistes : un ministère de républicains qui, surpris par la révolution, démissionna. Le ministère qui lui succéda était de même composition, sans socialistes, sans communistes, sans représentants des organisations ouvrières ; il fut aussitôt débordé par les masses et par les événements. Il ne dura que trois mois. Alors fut constitué un ministère extraordinaire, présidé par Largo Caballero, dans lequel, pour la première fois dans l'histoire politique de l'Europe, les organisations ouvrières étaient représentées en tant que telles, et comme il est une organisation ouvrière espagnole, la Confédération Nationale du Travail, à laquelle appar-

tiennent et que dirigent les anarchistes, on assista à ce paradoxe d'un ministère qui, par le jeu naturel de la politique, comprenait des ministres apolitiques, ennemis nés de toute représentation, de toute forme d'Etat, et l'Union générale des travailleurs (U.G.T.).

Les deux organisations ouvrières d'Espagne se ressemblent par leur égal manque d'indépendance syndicale. L.U.G.T. a toujours été entre les mains des socialistes et la C.N.T. entre les mains de la Fédération anarchiste ibérique (F.A.I.). Ni la F.A.I. ni les socialistes n'ont été des partis considérables, mais ils ont manœuvré comme il ont voulu les masses, elles, nombreuses, de la C.N.T. et de l'U.G.T. Et ils ont beaucoup varié, c'est certain, dans leurs positions révolutionnaires.

Ce serait une erreur que de supposer que l'esprit de la C.N.T. continue d'être bakouniniste. La C.N.T. a sa façon de comprendre le mouvement ouvrier et la révolution qui répond admirablement à l'idoxydyscrasie de l'esprit espagnol ; c'est pourquoi elle connaît le succès en Catalogne dans les provinces du Levant, et en Andalousie, c'est-à-dire là où l'ouvrier est le plus près du paysan. Par contre, à Madrid, à Bilbao, aux Asturies, où l'ouvrier est moins paysan et même s'oppose aux paysans, prospèrent ensemble le socialisme et l'U.G.T.

L'esprit de la C.N.T. ne continue pas davantage d'être anarchiste au sens romantique du mot. Il détruit, comme disent ses dirigeants, une idée « constructive » de la révolution. Il veut en finir avec la politique, c'est-à-dire avec les partis politiques et leur substituer des organisations ouvrières, parvenir à former un gouvernement où les représentants de ces organisations détiennent, sinon la totalité du moins la majorité des ministères et

suivent Bakounine et les autres Marx. On sait que cette division donna lieu à la naissance de deux organisations ouvrières espagnoles : la Confédération nationale du travail (C.N.T.) et l'Union générale des travailleurs (U.G.T.).

Le deux organisations ouvrières d'Espagne se ressemblent par leur égal manque d'indépendance syndicale. L.U.G.T. a toujours été entre les mains des socialistes et la C.N.T. entre les mains de la Fédération anarchiste ibérique (F.A.I.). Ni la F.A.I. ni les socialistes n'ont été des partis considérables, mais ils ont manœuvré comme il ont voulu les masses, elles, nombreuses, de la C.N.T. et de l'U.G.T. Et ils ont beaucoup varié, c'est certain, dans leurs positions révolutionnaires.

Ce serait une erreur que de supposer que l'esprit de la C.N.T. continue d'être bakouniniste. La C.N.T. a sa façon de comprendre le mouvement ouvrier et la révolution qui répond admirablement à l'idoxydyscrasie de l'esprit espagnol ; c'est pourquoi elle connaît le succès en Catalogne dans les provinces du Levant, et en Andalousie, c'est-à-dire là où l'ouvrier est le plus près du paysan. Par contre, à Madrid, à Bilbao, aux Asturies, où l'ouvrier est moins paysan et même s'oppose aux paysans, prospèrent ensemble le socialisme et l'U.G.T.

L'esprit de la C.N.T. ne continue pas davantage d'être anarchiste au sens romantique du mot. Il détruit, comme disent ses dirigeants, une idée « constructive » de la révolution. Il veut en finir avec la politique, c'est-à-dire avec les partis politiques et leur substituer des organisations ouvrières, parvenir à former un gouvernement où les représentants de ces organisations détiennent, sinon la totalité du moins la majorité des ministères et

agir de même dans tous les organismes de l'Etat et dans tous les organismes provinciaux et municipaux. Le contraire même de ce que fit, en Union soviétique le parti communiste, le parti unique inspirateur et soutien de l'Etat. L'ennemi de la C.N.T. est le parti communiste.

La compréhension marxiste de la révolution est représentée, en Espagne, comme partout ailleurs depuis la révolution russe, par les communistes mais encore que par les socialistes. Au sein du ministère Largo Caballero les deux forces qui se heurtèrent sont les communistes et la C.N.T.

La C.N.T., parce qu'elle se proposait de présenter le problème comme une opposition entre les organisations syndicales d'une part et les partis politiques de l'autre, voulut s'unir à son ancienne adversaire l'U.G.T. et parvenir à gagner à sa cause le secrétaire de l'U.G.T., le président du Conseil Largo Caballero.

Le parti communiste avait et conserve à son côté le parti socialiste avec lequel il prépare la fusion d'aujourd'hui. Il avait également et conservé à son côté les républicains.

En dehors du gouvernement, la position du parti communiste est encore plus forte, et plus facile en dépit de ses masses la position de la C.N.T. Celle-ci n'a pas répondu à ce qu'on attendait d'elle, ni au front ni à l'arrière. Sans doute ses ministres ont-ils en général témoigné de sens politique, et l'un des excellents chefs militaires du front de Madrid, Cipriano Mera, appartient à la C.N.T. ; mais la désorganisation des autres fronts et, en particulier, de la Catalogne est due à la C.N.T., à sa façon d'agir.

Par contre, le parti communiste, partout où il a agi, a agi efficacement. C'est lui qui défend Madrid quand le gouvernement l'abandonna. Les meilleurs chefs et commissaires de l'armée du centre : Modesto, Lister, Ortega, Duran, le commissaire Anton et le général Miaja lui-même sont communistes. On dira que le parti communiste disposait de plus d'éléments prêts à la guerre que la C.N.T., mais il ne dépendait que de celle-ci d'avoir davantage. L'attitude révolutionnaire de la C.N.T. contre les démocraties capitalistes et contre l'Union soviétique est une attitude de désespoir qui ne peut conduire qu'à l'échec. La politique du parti communiste en Espagne, parce qu'elle respecte les conditions économiques et les particularités du pays, parce qu'elle tient compte des leçons de la révolution russe, est la seule qui puisse conduire à la victoire. Les socialistes et les républicains l'ont compris et forment le gouvernement actuel avec les communistes — et sans la C.N.T. L'U.G.T. appuie également le gouvernement.

Mais la lutte entre les deux conceptions de la révolution se poursuit encore à Valence. Les anciens ministres de la C.N.T. contre l'Union soviétique donnent des conférences pour expliquer leur gestion et défendre leur théorie. Les ministres communistes donnent des conférences pour expliquer la crise et répondre aux premiers.

Un ministre communiste, Hernandez, a déclaré publiquement, déclarant que n'a encore fait aucun ministre républicain, que si l'on devait entendre par révolution ce à quoi se livreraient les hommes de la C.N.T., il était, lui, contre-révolutionnaire. Il a proclamé la nécessité de réprimer les bagarres provoquées au nom de la révolution, de respecter les villes, de défendre la petite propriété, le travail des paysans, l'inégalité du salaire dans l'industrie, l'augmentation des heures de travail. Le parti communiste sait qu'il n'est pas possible d'implanter à présent le communisme en Espagne, mais qu'avec une discipline sociale on gagnera sûrement la guerre. Et c'est seulement si les Espagnols sortent de la guerre avec une discipline sociale que l'on pourra parler de République en Espagne.

Voici revenus les temps de la faucheuse à tête de mort, réve des Flandres dévastées ou des bords du Rhin ravagés jusqu'aux chaumes, de la faucheuse sans regard qui détruit les villes et les moissons, qui égorge les enfants dans le sein de leur mère et qui porte le nom d'aucune nation ni d'aucun peuple, parce qu'elle n'est pas autre chose que la guerre, et que, seuls, l'incendie et la famine suivent ses pas. Hier encore, elle n'était pas autorisée à agir d'elle-même, mais seulement pour le compte des nations qui engageaient derrière elle leur civilisation et leur culture. Les nations la déchaînaient mais restaient responsables de ses folies. Elles savaient qu'il faudrait payer pour elle. Les hommes lui obéissaient, mais gardaient le souvenir des temps où ils étaient libres de sa servitude. Ainsi les conquérants aux mains rouges pouvaient se rappeler en entant au foyer du vaincu qu'ils étaient des hommes comme lui. La guerre traînait sa honte avec elle dans le cœur des guerriers. C'était une servante terrible, mais une servante.

Aujourd'hui, on l'a laissée s'établir en Espagne dans une indépendance totale. Elle y règne en maîtresse. Elle prétend n'avoir d'ordres à recevoir de personne, pas même des nations qui lui ont fourni les moyens dont elle se sert pour semer la mort. Bien plus, elle ne lâche plus ceux qui l'ont lâchée sur le monde. Elle les oblige à la servir. Elle exige d'eux des sacrifices de plus en plus grands.

Ceux qui sont ses instruments ne sont plus des soldats de métier, défendant un Etat, comme ceux de Demain ou de Fontenoy. Ce ne sont plus des soldats citoyens défendant une patrie, comme ceux de Valmy ou de Verdun. Ce sont des machines entraînées par la fatalité d'une autre machine. Ce sont des aviateurs qui ne sont rien de plus qu'un appareil indispensable à côté du moteur et des lance-bombes ; des artilleurs qui ne sont rien de plus qu'une batterie de tir intelligente à côté de leurs batteries ; des tankeurs qui ne sont rien de plus qu'un dispositif de direction et de tir à bord d'un char hérissé de canons et de mitrailleuses.

Les vaincus n'ont pas à attendre de pitié de ces conquérants qui n'évoqueront ni le seuil de leur maison, ni les yeux de leur mère en entrant dans la maison soumise à leur loi. Ce ne sont plus des hommes dénaturés par l'horreur de la bataille, mais qui peuvent se réveiller à la tendresse et se souvenir de leurs fils. Ce sont les employés de la mort, les fonctionnaires de la tuerie. Un petit cadran dont ils surveillent l'aiguille délicate, des calculs compliqués et qui doivent être rapides, les ont pour toujours délivrés du remords.

Ils viennent de partout. Ce ne sont pas les fils d'une nation ou d'une race, mais les fils d'une technique abandonnée à elle-même et coupée de toutes les obligations humaines. Ils viennent pourtant surtout des nations mineures qui se sont livrées à des aventuriers, dans le désespoir où elles étaient de ne pouvoir se conduire elles-mêmes. Allemands ou Italiens, ils ne savent plus ce qui représente l'Allemagne ou l'Italie dans le concert des peuples. L'Europe est morte en eux, mais morte en eux aussi la nation qui leur avait donné naissance. Ils sont en dehors de toute civilisation, de toute culture. Ils n'ont plus rien de commun avec ce qui fut leur propre nation. Ils ne connaissent plus que cette rhétorique de la mort qui, depuis des mois, enflé sa voix dans le ciel ensanglé de l'Espagne.

Nous rappelons à nos amis et lecteurs qu'il nous est impossible de donner suite aux demandes de changement d'adresse qui ne sont pas accompagnées de la somme d'un franc pour frais d'établissement de clichés-bandes.

GERDA TARO

Plus encore que le journaliste ou l'écrivain, le reporter photographique doit rester mêlé aux événements dont il veut rendre compte. Il est non seulement nécessaire qu'il puisse voir, mais il faut aussi qu'il soit en mesure de fixer l'aspect de la réalité qui l'entoure. A sa conscience professionnelle, s'ajoutent ainsi les servitudes propres à son métier. Quels que soient les dangers et les fatigues, il a toujours besoin d'être au premier rang, que ce soit devant un incendie, une inondation, une émeute ou une guerre. La technique photographique a ainsi créé, comme le font toutes les techniques, un nouveau type d'homme et un nouvel hérosme professionnel. Gerda Taro, qui vient de mourir à 26 ans des blessures qu'elle avait reçues sur le front de Madrid, appartient à cette cohorte dont le seul but est de servir la vérité. L'objectif de son Leica semblait l'entrainer : partout où il y avait chance de fixer un aspect du terrible drame qui se déroule en Espagne. Les balles ou les obus ne pouvaient rien contre cette volonté de présence qui animait Gerda Taro. Quand Madrid était bombardée, elle était à Madrid, dans le quartier même où tombaient les bombes. Quand une offensive ébranlait le front, elle était au milieu des soldats qui partaient à l'attaque ou à côté des mitrailleurs qui contenaient l'effort de l'ennemi. Le jour de sa mort, les re-

VENDREDI,
vous lisez
vous l'aimez ?
Alors, abonnez-vous.
France : un an 40 fr. — six mois 23 fr.
Chèques postaux Paris 1904-19